Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1308

Artikel: Festival du film de Locarno
Autor: Meizoz, Jérôme
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1015182

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trente ans après

façon à ne pas être reconnus. Bouches, yeux, flou, selon leur volonté ils restent anonymes, – il est vrai aussi que les forces normalisantes possèdent mille visages; ou l'unique masque du sens communément admis.

De toutes et tous émane bien sûr la nostalgie, de la jeunesse sans doute, de l'intensité et de l'enthousiasme surtout. Les forces de l'ordre y sont aussi sujettes: «la contestation parfois amène du changement», «ça vivait», on se demandait «ce qu'ils allaient bien inventer».

Au sortir du film, on peut se retrouver désemparé, dans cet univers de surfers déboussolés qui s'évertuent à glisser sur la surface d'une société monocorde et hostile.

Ces gauchistes s'étaient immergés dans la révolution à corps perdu, se risquant à vivre leur utopie, à «se plonger au-delà de [leurs] limites», y laissant nombre de plumes, parfois la raison, mais pas forcément toutes leurs valeurs, ni tous leurs rêves.

Et il y a les autres, ceux qui, bienheureux, ont réalisé leur rêve le plus cher, comme Ernest Hartmann, le policier lausannois «qui prenait un peu trop de plaisir à faire son boulot», – il a pu acquérir une petite maison. *cp*

Sortie: à Genève le 22 août; à Neuchâtel, le 26; à Lausanne et Fribourg le 29.

Festival du film de Locarno

Le 50ème Festival international du Film de Locarno s'est achevé le samedi 16 août par l'attribution du Léopard d'Or à *Ayneh* de l'Iranien Jafar Panahi. Le public, très nombreux cette année, a pu visionner des films en tous genres, fictions, documentaires, vidéos, le tout agrémenté de plusieurs rétrospectives (Bertolucci, K. Taï). Samedi 9, *Face/Off* de John Woo, super-production américaine – avec John Travolta en justicier – a attiré la foule sur la Piazza Grande. Les sponsors officiels du Festival (UBS, Télécoms) ont sans doute pesé lourd dans cette pente hollywoodienne du prime time, dont l'image jusqu'ici audacieuse voire pionnière de Locarno ne peut que pâtir.

Existence et sentiments

Mais la plus spectaculaire ovation du public a eu un tout autre objet, *Gadjo Dilo*, de Tony Gatlif, réalisateur en 1993 du superbe documentaire *Latcho Drom*. Jouant sur la limite entre la fiction et le documentaire, Gatlif a réalisé un film sensible sur la vie des Tziganes de Valachie. Stéphane (Romain Duris), un jeune Français, voyage en Roumanie à la recherche d'une musique fétiche de son père récemment décédé. Jeune ethnographe improvisé, muni d'un enregistreur, il part à l'affût des mélodies tziganes. Froidement accueilli, il est finalement intégré par les soins du vieil Isidore, le musicien. Le séjour dans le village tzigane, la rencontre de la danseuse Sabina (Rona Hartner), la découverte naïve des valeurs et des coutumes du lieu, tout renvoie à une ethnographie sentimentale derrière laquelle se profile l'image paternelle. Histoire tragique et brutale de la condition tzigane, présentant une altérité sans concession, *Gadjo Dilo* est un film militant pour les droits d'un peuple mais aussi un précieux moment musical.

Venu de Suisse, on a apprécié – mis à part un épuisement progressif de l'intrigue – les moments intimistes et les trouvailles burlesques de *Chronique* du genevois Pierre Maillard, narrant les chemins respectifs d'un homme, Peter (Jean-Quentin Châtelain) et d'une femme, Lola (Patricia Bopp), après leur séparation. Cette ballade légère et triste, brodant autour du récit de Peter Pan le thème du refus de grandir, conte la lente déchéance d'un homme. Lola, quant à elle, aménage sa vie, invente l'avenir. La lenteur générale des scènes qui pourrait lasser est aisément compensée par le magnétisme triomphant de la comédienne Patricia Bopp, qui gouverne littéralement le film. Le film de Nikos Panayotopoulos, *O Ergenis* (Le Célibataire), en compétition lui aussi, rend également compte du naufrage d'un homme abandonné par ses amours successives au profit d'un maquereau charismatique, Juan. La faiblesse du mâle, assurément, aura été un des grands thèmes de ce Festival, comme le suggérait la reprise de *Il Bel'Antonio* (1960) de Bini, avec Mastroianni (scénario de Pasolini) ainsi que *Le Dernier tango à Paris* (1972) de Bertolucci, inondé des inoubliables larmes de Marlon Brando.

Jérôme Meizoz

(Re)Lus

A la fin du film *Connu de nos services*, Claude Muret cite le livre qu'il avait écrit, après l'expérience communautaire et le suicide d'un camarade. Livre mythique que je n'avais pas lu, dont le souvenir était lié à mes années de collégien.

En 125 petits textes, souvenirs saccadés, Muret fait le tour des années de lutte. Évidemment, les préoccupations et le langage semblent souvent tomber d'une autre planète, – de trente ans d'années-humaines. Au fil des pages:

À la «coco», «on ne craignait pas d'aborder n'importe quel problème, [...] en vertu d'un mot d'ordre simple: la vie, notre vie, ne se divise pas.» Certains comportements individuels posaient problème, ainsi «Félix et Charles commencèrent par se saouler assez systématiquement la gueule et leur disponibilité politique s'en ressentit». Le combat se portait tous azimuts, «il fallait lutter pour faire exister le maximum de liberté. Chaque relation [étant] l'ensemble des rapports sociaux: indispensables ces nouveaux terrains de lutte de classes». De même, il s'agissait de discerner «quelles sont les tendances petites-bourgeoises? comment et où les combattre?». «Il fallait essayer de baiser comme on essayait de vivre: au rythme des masses [!]». Ces «masses», passablement indéfinies, étaient généreusement mythifiées et «la tendance principale c'était [d'y aller] pour apprendre d'elles et y ‹multiplier les expériences».

Terminons avec cette lyrique envolée: «Tout nous appartient, tout est à nous, et le paysage par-dessus tout». *cp*

Maocosmique, Âge d'Homme, 1975